



Belgeo

Revue belge de Géographie

3 | 2025

**Au-delà de la métronormativité, repenser les ruralités
et les périphéralités LGBTQI**

Raconter les mobilités résidentielles, corporelles et militantes queers. Trois récits de vie depuis une ruine industrielle en Catalogne

Narrating queer residential, corporeal and militant mobilities. Three life stories from an industrial ruin in Catalonia

Hugo Soucaze



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/belgeo/82146>

DOI : 10.4000/15a48

ISSN : 2294-9135

Éditeur :

Société Royale Belge de Géographie, National Committee of Geography of Belgium

Référence électronique

Hugo Soucaze, « Raconter les mobilités résidentielles, corporelles et militantes queers. Trois récits de vie depuis une ruine industrielle en Catalogne », *Belgeo* [En ligne], 3 | 2025, mis en ligne le 04 décembre 2025, consulté le 04 décembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/82146> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/15a48>

Ce document a été généré automatiquement le 4 décembre 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Raconter les mobilités résidentielles, corporelles et militantes queers. Trois récits de vie depuis une ruine industrielle en Catalogne

Narrating queer residential, corporeal and militant mobilities. Three life stories from an industrial ruin in Catalonia

Hugo Soucaze

Je souhaite remercier les participant·es de recherche pour leurs précieuses lectures critiques. Je remercie également les relecteur·rices anonymes de la revue et Catherine Patris pour leurs lectures rigoureuses. Et je remercie Milan Bonté, Gérald Ledent et Chloé Salembier pour leurs différentes relectures et nos échanges qui ont été d'un grand apprentissage.

Introduction : à l'épreuve de la critique de la métronormativité, diversifier les récits des trajectoires queers

- 1 Cet article propose d'étudier les trajectoires migratoires et résidentielles de trois personnes s'identifiant comme queers, habitant actuellement dans un même lieu de vie collective mixte – que l'on nommera Tossal – situé dans les ruines d'une industrie textile, elle-même située dans une forêt catalane, en marge de la métropole de Barcelone.
- 2 Les recherches sur les géographies des sexualités ont largement étudié et documenté les espaces urbains comme étant les espaces privilégiés d'émancipation, de socialisation, et de politisation LGBTI+ (Brown, 2000 ; Binnie, 2004 ; Chauncey, 1994).

Elles ont mis l'accent sur l'importance, pour les personnes gays et lesbiennes issues de milieux ruraux, de la migration vers un espace urbain pour échapper à l'hétéronormativité, voire à l'homophobie, de leur milieu, et enfin être en mesure de vivre leur homosexualité (Rubin, 1993 ; Annes et Redlin, 2012).

- 3 Cet imaginaire de l'émancipation queer à travers un mouvement de « fuite vers la ville » (Eribon, 1999) est véhiculé par la densité et la visibilité des lieux de socialisation communautaire, sexuelle ou politique tels que les bars, librairies, associations, mais aussi par l'anonymat que procure l'espace urbain (Weston, 1995). Néanmoins, une critique de la « métronormativité » de ce champ de recherches a été formulée (Halberstam, 2005 ; Herring, 2010 ; Stone, 2018), pointant du doigt, non seulement la positionnalité urbanocentrée des chercheur·euses ell·eux-mêmes, mais également le surinvestissement qui en découle, envers des modes de vie homo-normatifs, principalement structurés par les espaces commerciaux des « quartiers gays » (Collins, 2004 ; Giraud 2014 ; Nash, 2006). Cependant, de nombreux travaux étudient également la gentrification et l'incorporation des centres urbains gays aux logiques néolibérales (Bell & Binnie, 2000 ; Rushbrook, 2002).
- 4 Le modèle de l'exode rural LGBTI+ généralisé a également été mis en perspective avec le fait que la majorité de ces études se concentrent sur des sociétés post-industrielles du Nord-global, en oubliant que les migrations de la campagne vers la ville y sont dominantes, quelle que soit la sexualité (Gorman-Murray, 2007). D'autre part, la relativisation de cet exode a été portée par la critique du manque de données sur le dynamisme et la diversité des typologies des migrations entre urbain et rural (Blidon, 2013). On peut néanmoins constater qu'en parallèle (environ une décennie plus tard pour les recherches francophones par rapport aux anglophones) sont menées des recherches sur la mise en exergue de trajectoires plus complexes que celles de l'« exode » rural (Blidon et Guérin-Pace, 2013 ; Stockdale et Catney, 2012), ou encore sur la trajectoire du retour à la ruralité (Annes et Redlin, 2012 ; Rimlinger, 2024) ainsi que sur les vies gays et lesbiennes en milieu rural (Bell et Valentine, 1995 ; Giraud, 2016 ; Kirkey et Forsyth, 2001).
- 5 D'autres travaux viennent remettre en question le binarisme social et territorial quant à la division urbain/rural, au profit du modèle centre/périphérie (Hain, 2020 ; Hancock, 2017). Certains travaux s'intéressent aux particularités des stratégies de visibilité à travers les réseaux associatifs queers de petites et moyennes villes, contredisant l'idée d'une diffusion des pratiques depuis le centre des grandes villes (Muller Myrdhal, 2016 ; Plouvier, 2022). D'autres propositions plus ontologiques prônent d'une approche multidirectionnelle des parcours qui, à l'inverse d'une conception unidirectionnelle des migrations, s'intéressent aux migrations à travers le mouvement à l'échelle des corps, au-delà des modèles basés sur la sédentarité (Gorman-Murray, 2007 ; Knopp, 2004). Également à cette échelle corporelle, des recherches s'intéressent à l'espace habité et à la manière dont l'espace physique influence la construction des identités et des subjectivités queers, et vice-versa (Cook, 2004 ; Gutterman *et al.*, 2024, Sciclina, 2018 ; Waitt et Gorman-Murray, 2007).
- 6 Prenant appui sur ces travaux critiques remettant en perspective la centralité des grandes métropoles dans les trajectoires des vies queers, l'approche proposée ici consiste à ancrer l'enquête dans un lieu précis, celui de Tossal, et de s'intéresser aux trajectoires spatiales et biographiques de trois personnes queers vivant en son sein. Plutôt que de voir cet ancrage local comme un point d'arrivée pour ces personnes, il

s'agira de le prendre comme point de croisement, en tant que situation actuelle commune, permettant de comparer leurs trajectoires spatiales sur des temps longs biographiques (Stockdale et Catney, 2012), en allant jusqu'à étudier leur rapport à l'espace de leur quotidien actuel. L'attention à la description du lieu – à la géographie dans laquelle il est inscrit, à sa matérialité, à son organisation sociale, mais aussi au regard que portent sur lui les trois participant·es de recherche – contribue à l'intention de ne pas homogénéiser l'espace rural comme un *tout non-métropolitain*.

- 7 De la même manière, les récits de vie étant centraux dans l'analyse, ils permettent une certaine précision dans la description des parcours individuels, notamment des mobilités entre urbain et rural, au long cours. Dans chaque cas, on étudiera comment sont vécus les passages depuis, et/ou vers, les marges de l'urbanité, de l'hétéronormativité, de la productivité, de la sédentarité ; tout en considérant les conditions de possibilité de ces migrations (ressources économiques, activité professionnelle, réseau communautaire) et en identifiant ainsi si ces mouvements sont de l'ordre de l'intentionnalité (Knopp, 2004) ou bien de la nécessité issue des discriminations de genre et de sexualité (Meyer *et al.*, 2016).
- 8 Les récits mêlés tenteront de comparer la façon dont les milieux sociaux et spatiaux d'origine ont une influence sur la trajectoire résidentielle au cours de la vie, tout comme la manière dont ces trajectoires prennent part à la construction des subjectivités et des identités sexuelles et de genre. De plus, on tentera de comprendre comment des trajectoires *a priori* distinctes se retrouvent dans ce même espace, en identifiant comment des parcours individuels s'entrecroisent par des réseaux de socialisation qui peuvent être relativement proches en termes de sociabilité, mais distendus en termes géographiques. Une attention particulière sera également portée aux interprétations des personnes interrogées, à la fois sur les raisons qui les ont amenées à vivre à Tossal, mais aussi sur l'influence de cet espace sur leur rapport aux environnements urbains et ruraux, sur leurs pratiques quotidiennes, ou encore sur leur manière de vivre leur *queeritude*.
- 9 En focalisant l'étude des mobilités sur l'interaction entre les migrations et les lieux, il s'agira de comprendre en quoi l'espace habité (sa matérialité, son environnement, sa situation géographique, les socialités qui le traversent) peut participer à la construction des trajectoires intimes et politiques des subjectivités queers.

Méthodologie : enquêter sur les mobilités par les récits et de manière située

- 10 Cet article est structuré autour des récits des trajectoires résidentielles de trois personnes habitant actuellement à Tossal. Les trois récits de vie liminaires, par lesquels débute l'analyse, proviennent d'un entretien biographique approfondi mené avec chaque participant·e, ainsi que d'échanges informels qui ont eu lieu lors d'une courte enquête ethnographique dans le lieu.

Faire le choix d'un nombre restreint de parcours

- 11 Tossal est un des lieux d'une enquête multisite dans le cadre d'une recherche doctorale sur les spatialités et les modes de vie éco-queers en France et en Espagne. Le choix de

focalisation sur les trajectoires de personnes vivant dans un même site permet de prendre davantage en compte la question de l'espace dans l'analyse et de comparer la manière dont il participe à la construction des identités de genre, et vice-versa. La sélection des 3 participant·es s'est faite parmi 5 personnes avec lesquelles il a été possible de réaliser un entretien biographique approfondi, au sein d'un groupe plus large d'une dizaine de personnes s'identifiant dans le spectre LGBTI+ dans cette communauté composée d'une trentaine de personnes. Le choix de ces 3 individus n'est pas basé sur le fait qu'ils constitueraient des « idéaux types » mais plutôt parce qu'ils représentent une certaine diversité tant dans les origines sociales et géographiques, que dans les trajectoires spatiales et d'identification de genre et de sexualité. Bien que la tranche d'âge entre 40 et 50 ans corresponde à l'homogénéité de cette communauté, elle n'est pas représentative du reste de l'enquête qui compte une amplitude allant de 25 à 60 ans. Néanmoins, la quinzaine d'entretiens effectués à ce stade au sein de différentes communautés ont influencé le choix des 3 récits de vie, en ce qu'ils font écho à ne nombreux autres, renversant le récit d'un passage vers la ville nécessairement émancipateur d'un point de vue queer.

Une approche centrée sur les récits de vie

- 12 Le choix restreint de focalisation sur trois parcours individuels se croisant dans un même lieu tient également à un intérêt particulier pour les récits de vie, en tant que méthode ethnographique capable d'incarner les trajectoires de mobilités et les parcours personnels et politiques des identités queers. Comme le disent Alexis Annes et Meredith Redlin dans leur article sur les migrations entre urbain et rural des personnes gays (2012, p. 6) : « La pertinence des histoires de vie repose sur le fait qu'elles fournissent une documentation sur l'expérience personnelle et la subjectivité, ainsi qu'une compréhension approfondie des structures sociales, culturelles et historiques qui façonnent cette expérience personnelle tout au long de la vie. »
- 13 Ainsi, à la manière du *Paysan polonais* (Thomas & Znaniecki, 1998), livre fondateur du récit de vie comme méthode ethnographique, un nombre restreint de récits sert, non seulement à l'analyse d'un plus large groupe étudié, mais également, en les dissociant du commentaire analytique, permet de donner à lire aux lecteur·rices la complexité d'une trajectoire sans qu'elle soit remobilisée à chaque commentaire. Il en est de même pour le lieu, Tossal, qui fait l'objet d'un récit à part entière sur son origine, sa trajectoire, et son environnement géographique.

Éthique et anonymisation

- 14 Au-delà de l'aspect « géographiquement situé » de l'enquête, on adopte ici un point de vue situé en tant qu'enquêteur queer ayant grandi dans un espace rural de l'autre côté de la chaîne des Pyrénées. Ayant fait l'expérience (commune) de la « fuite vers la ville » (Eribon, 1999) cette recherche est également menée par l'enthousiasme de pouvoir éprouver l'actuelle multitude de lieux de vie communautaire queer en ruralité, mais aussi de la pluralité des parcours migratoires entre urbain et rural et de leur influence dans la production de sujets queers.
- 15 Dans cette perspective, le soin apporté au détail des parcours de vie est à mettre en regard avec la nécessité éthique de discussions avec les participant·es de recherche

autour de l'anonymisation des données. Ainsi, en concertation avec elleux, le choix a été fait de non seulement modifier les prénoms, mais également le nom du lieu. De plus, autant les récits que leur analyse ont fait l'objet de lectures et d'allers-retours avec les participant·es, de manière à lever les incompréhensions, à enrichir les analyses, ou encore à modifier sensiblement certaines informations sur les localisations des parcours, les métiers, et certains détails pouvant facilement être reconnus. Certains verbatims issus d'entretiens ont été supprimés, considérant qu'ils pouvaient nuire aux relations interpersonnelles au sein de la communauté de Tossal, comme de la communauté queer régionale plus large. Étant donné que le lieu et sa situation géographique, ainsi que tous les espaces dans lesquels les participant·es ont vécu, sont des éléments importants de l'enquête, leurs formes d'anonymisation gardent néanmoins les caractéristiques fondamentales pour l'analyse, tels que le type de territoire, la proximité avec une grande ville, la connexion avec les réseaux de transports, ou le nombre d'habitant·es.

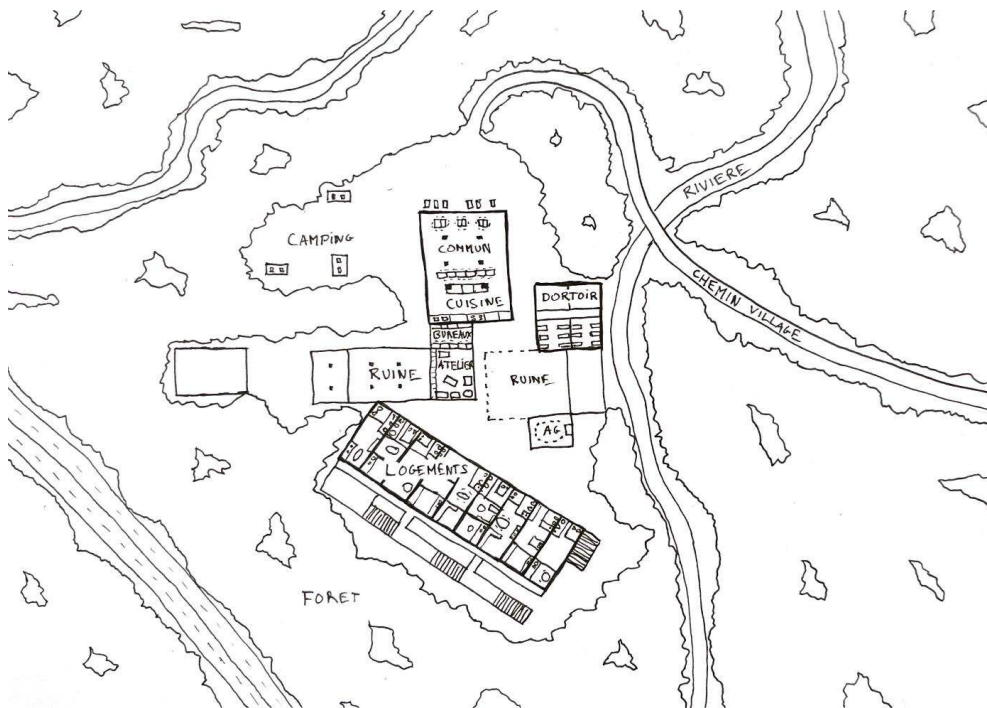
Récits : un lieu et trois parcours

- 16 Tossal est une ruine industrielle d'environ 30 000 m² composée de différents bâtiments formant un village où, à l'époque de sa construction au XIX^e siècle, vivaient et travaillaient des ouvrier·es. Elle est située au milieu d'une forêt, à 20 minutes à pied d'un village d'un millier d'habitant·es, lui-même relié à Barcelone en une heure et demie, par un train qui passe toutes les heures durant la journée, ainsi qu'à la ville la plus proche (de 40 000 habitant·es) en une demi-heure. Sa situation est entre la ruralité, par son paysage et sa densité de population, et la périphérie urbaine par l'infrastructure de liaison avec une métropole. La rivière qui alimente la turbine hydroélectrique de la fabrique est encore très polluée par l'ancienne activité industrielle, et l'eau courante est coupée entre 10h et 19h car les nappes phréatiques sont asséchées, comme dans beaucoup de communes de la région, ce qui marque une rupture supplémentaire avec Barcelone où l'eau est disponible sans interruption grâce aux cargaisons d'eau et aux usines de désalinisation.
- 17 Après avoir été abandonné pendant de nombreuses décennies, ce qui était devenu une ruine a d'abord été squatté par une quinzaine de personnes à partir de la fin des années 2000, avant d'être racheté à bas coût pour devenir une coopérative de logements qu'une trentaine de personnes habitent actuellement, au sein d'appartements individuels ou collectifs loués aux membres pour rembourser le prêt. Alors que les 27 appartements « cellules » étaient en majorité en terre battue, sans électricité ni eau courante, de nombreux travaux de rénovation ont été menés au long cours pour qu'ils deviennent habitables, ce qui occupe encore beaucoup du temps de travail collectif de la coopérative. Des bâtiments trop fragiles ont dû être détruits, et des espaces collectifs d'atelier, de dortoirs, de cuisine, de bureaux, sont également en rénovation perpétuelle jusqu'aujourd'hui.
- 18 Les assemblées sont un moment majeur de la vie collective, pour discuter des travaux de maintenance ou de rénovation des bâtiments, de l'accueil de personnes et d'événements, des départs et de l'intégration de nouvelles personnes. En effet, chaque personne intègre le lieu par un vote en assemblée générale, le loyer d'un logement individuel est d'environ 175 euros, jusqu'à arriver à la valeur totale de l'appartement,

pouvant aller jusqu'à 22 000 euros selon la taille, octroyant un droit d'usage jusqu'au départ de la coopérative – celle-ci restituant alors 60 % de l'investissement.

- 19 Les membres sont pour la grande majorité des activistes issues de différents mouvements sociaux, tels que la coopérative intégrale catalane¹, l'économie sociale et solidaire, l'écologie, le mouvement Okupa², les squats, le hacking et le transfémisme – à travers des projets expérimentaux tels que des serveurs féministes ou des ateliers de biohacking³. Si à l'origine la vie collective était plus centrale, avec des projets militants et technologiques communs ou le partage des repas dans la cuisine collective, aujourd'hui, en dehors d'événements collectifs (workshops, festivals, réunions militantes) organisés sur le site, la vie quotidienne est de plus en plus individualisée au sein des appartements. De la même façon, s'il fallait avoir un projet productif technocritique pour pouvoir l'intégrer, aujourd'hui plusieurs personnes investissent le lieu avant tout en tant que coopérative d'habitat, permettant de vivre de peu en ayant un revenu par un travail souvent à temps partiel à l'extérieur, par exemple dans le service à la personne, la restauration, l'éducation, l'associatif, l'informatique, ou en vivant des minimas sociaux.
- 20 Il y a une dizaine d'années les personnes queers étaient plus nombreuses et avaient une activité transfémiste plus forte et visible au sein de Tossal. Deux des trois participantes, sur lesquelles l'article s'appuie ont connu ce moment-là et ont eu des relations avec ce groupe, qui a pu participer à leur envie d'habiter à Tossal. Aujourd'hui iels déplorent parfois le manque d'organisation queer – iels ont tenté récemment de réanimer un groupe d'activité ou de parole queer mais qui n'a pas vraiment pu prendre par manque de nombre suffisant de personnes motivées – ou encore le fait que de plus en plus d'appartement sont habités par des couples hétérosexuels, parfois avec enfants, participant à la privatisation de la vie quotidienne. La dimension queer n'est donc plus tellement portée collectivement, mais plutôt par des discussions interpersonnelles, ou bien de manière individuelle par des lectures, ou encore à travers d'autres groupes extérieurs à Tossal.

Figure 1. Croquis du plan de Tossal.



- 21 Ce qui réunit les trois personnes sur lesquelles l'article se concentre (au-delà de s'identifier comme queers) est leur arrivée à Tossal à travers leur réseau militant qui, s'il est différent pour chaque parcours, peut être réuni sous la bannière d'anarchisme-libertaire. De plus, cette première socialisation militante se fait en amont d'une socialisation au militantisme LGBTI+, voire, pour certains cas, de l'auto-identification à un des groupes de ce spectre. Parmi les trois portraits, il y a une diversité, tant dans le milieu social d'origine (du milieu ouvrier à la classe moyenne supérieure) que dans le type de territoire d'origine (du milieu rural postindustriel catalan à la mégapole d'Amérique latine), mais surtout iels n'ont pas le même parcours de migration, tant dans la diversité que dans l'étendue de la trajectoire. En revanche, iels ont toutes ressenti le besoin d'échapper d'une manière ou d'une autre à leur milieu d'origine. Si parmi les trois parcours professionnels et étudiants, toutes ont eu un accès aux études supérieures et une personne a eu récemment accès à un héritage lui permettant d'arrêter de travailler et de vivre de peu, dans deux cas les choix politiques et professionnels ont impliqué une certaine précarité financière. Dans le cadre plus large de la recherche, ou simplement à l'échelle de Tossal, on peut observer que l'accès à des études supérieures est courant mais pas systématique, mais le renoncement (lorsque cela peut être un choix) à une activité productiviste très rémunératrice est généralisé.
- 22 Par ailleurs, les trois personnes en question ne s'identifient pas aux mêmes groupes, vécus ou identités, du spectre LGBTI+, mais emploient, entre autres, le terme *queer* (ou *cuir* en espagnol) pour se qualifier ou faire référence à un groupe social qui les inclut. En ce sens, on mobilisera également le terme *queer* pour les qualifier, en suivant également le sens qu'en donne Jack Halberstam (2005, pp. 6, 10, ma traduction), à savoir, non pas tant en référence aux corps gay, lesbien ou trans qu'aux modes de vie anti-normatifs, à travers l'organisation communautaire, l'activité sexuelle, la performance de genre ou la gestion des activités personnelles et professionnelles dans le temps et l'espace :

Dans ce livre, le terme « queer » fait référence à des logiques et des organisations non-normatives de la communauté, de l'identité sexuelle, de l'incarnation et de l'activité dans l'espace et le temps [...] pour certains sujets queers, le temps et l'espace sont bornés [*limned*] par les risques qu'ils sont prêts à prendre : [celleux] qui mettent en danger leurs moyens de subsistance en s'immergeant dans des pratiques non lucratives, les performeurs-queers qui déstabilisent les valeurs normatives qui font que tous les autres se sentent en sécurité, mais aussi les personnes qui vivent sans filet de sécurité financière, sans maison, sans emploi stable, en dehors des organisations du temps et de l'espace qui ont été établies dans le but de protéger les quelques riches contre tous les autres.

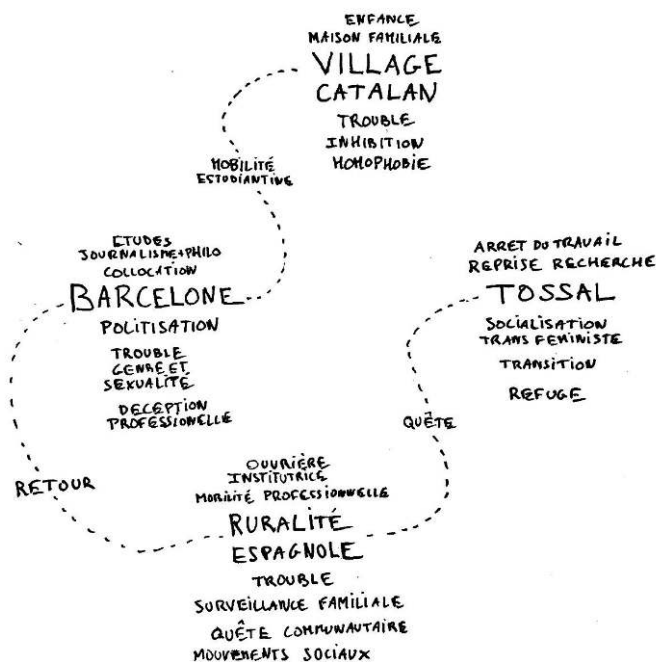
- 23 Dans cette optique anti-normative, on préférera employer le rapport centre/marge plutôt que centre/périphérie ou urbain/rural pour qualifier autant la subalternité et les rapports de pouvoir qui existent dans les vécus des personnes interrogées que la situation spatiale de Tossal, en marge, vis-à-vis de Barcelone, ou vis-à-vis d'autres types d'habitations et de modes de vie plus hégémoniques, ou normatifs, en ruralité. La marginalité ayant à la fois un sens spatial et social, on considérera ces situations « en marge » non tant comme le miroir d'un centre inatteignable pour les personnes concernées mais plutôt comme un « refus de l'insertion normative », une « résistance par le territoire », des luttes « liées à un mode de vie, à une spatialité visant à faire reconnaître un droit à se soustraire au mode de vie normé et à conserver un mode de vie spécifique » (Zeneidi, 2010, pp. 109-110).

Bernadette – Tossal : un lieu décisif pour la transitude, après un parcours sinueux entre campagnes et villes catalanes

- 24 Bernadette s'identifie comme une femme trans. Elle a 51 ans et a emménagé en 2014 à Tossal après avoir participé à un événement de hackers deux ans plus tôt. Elle vient d'un petit village catalan de 3 000 habitant-es situé à 60km de Tarragone (la capitale de sa province) et à 170km de Barcelone, où le paysage est majoritairement agraire, mais aussi peuplé de centrales nucléaires. Son père était ouvrier et sa mère institutrice. C'est un milieu modeste qui a accédé à la classe moyenne, lui permettant de financer un logement en colocation à Barcelone lors de ses études de journalisme, puis de philosophie, dans les années 1990. Après un bref parcours sans emploi la faisant retourner dans sa maison familiale, puis un an dans la programmation informatique, elle débute une thèse en philosophie à Barcelone. Elle ne passe pas l'examen permettant de la terminer, ce qui « brise sa vie » et qui l'amène à retourner dans son village.
- 25 Elle y vit seule dans l'ancienne maison de sa grand-mère, jusqu'à trouver un emploi dans une usine métallurgique, grâce à son oncle qui est ouvrier nucléaire. De 2004 à 2010, elle change de ville tous les 6 mois, en fonction des sites sur lesquels elle travaille, et rentre dans son village entre chaque mission. Durant toutes ces années, elle est proche du mouvement hacking. Par la suite, elle trouve un emploi d'institutrice dans une école publique d'une petite ville balnéaire proche de Tarragone et s'installe dans l'appartement de vacances de sa mère. À Tarragone, elle est proche des mouvements Okupa, mais il est difficile pour elle de vivre dans un squat en étant employée de la fonction publique. C'est en passant par Tossal en 2012 pour un événement de hacking qu'elle projette d'y vivre, toujours en recherche de vie communautaire, mais de manière légale. Elle s'y installe en 2014 et continue d'enseigner dans cette ville 3 jours par semaine et habite à Tossal le reste du temps.

- 26 C'est à Tossal qu'elle socialise pour la première fois avec les mouvements queers et transféministes. Si dans les mouvements anarchistes qu'elle fréquentait jusque-là des questions féministes pouvaient se poser, il n'y avait en revanche que peu de personnes LGBTI+, ce qui n'en faisait pas un sujet fondamental. Le fait de devoir retourner plusieurs fois vivre proche de sa famille ne lui a pas permis de socialiser dans des milieux queers qui paraissaient trop éloignés, et sa sexualité comme son identité de genre étaient, selon elle, « troublées » en même temps qu'« inhibées ». Sa venue à Tossal a été, pour elle, un moment fondateur : elle a socialisé avec beaucoup de personnes queers au quotidien, elle a lu beaucoup de théorie queer, et a commencé une transition de genre.
- 27 Aujourd'hui, elle ne paye plus de loyer à la coopérative, et grâce à la vente de l'appartement de sa mère et à un héritage anticipé, elle ne travaille plus comme enseignante depuis 2020 et poursuit ses recherches philosophiques de manière autonome. Elle a peu de dépenses et peu de déplacements, mis à part pour aller faire les courses dans les villages voisins ou à la bibliothèque de temps en temps à Barcelone. Elle commence à se rapprocher des associations LGBTI+ dans les espaces ruraux voisins de Tossal et considère que les mouvements politiques queers à Barcelone sont « un autre monde ».

Figure 2. Schéma de la trajectoire socio-spatiale de Bernadette.



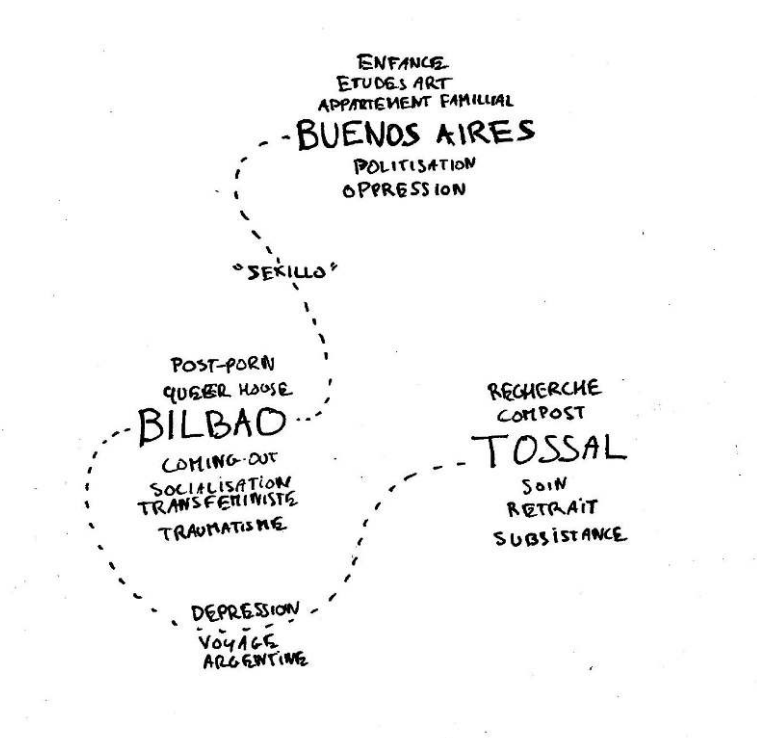
Elena – Une 'sexillo' argentine qui se déploie à travers une métropole espagnole

- 28 Elena s'identifie comme lesbienne. Elle a 45 ans et est née en Allemagne de parents latino-américains exilés à cause des dictatures. Elle passe son enfance à Buenos Aires où elle fait des études en arts. Son père était épicier et sa mère a travaillé dans une association culturelle féministe. C'est une famille de classe moyenne très politisée à

gauche. Après ses études, elle part en Espagne dans différentes capitales, car elle se sentait trop « opprimée », tant sur le plan du travail que sur le plan sexuel – bien qu'elle s'identifiait comme hétérosexuelle à l'époque. Elle se considère aujourd'hui comme « *sexillo* », qui est une contraction de « exilé·e sexuel·le » qui vient de la culture gay caribéenne hispanophone.

- 29 Elle arrive en 2004 à Bilbao, en quête d'expérimentation sexuelle au sein de son travail artistique. Elle se rapproche du post-porn, un mouvement artistique et théorique tout juste né à cette époque et très actif en Espagne. Elle tombe amoureuse d'une des membres actives de ce mouvement, et affirme que cette relation a été « comme un master en *queerness* ». Elle devient très investie dans ce milieu et commence alors une thèse en art sur ces questions. Elle se rapproche par ailleurs du mouvement hacking qu'elle considère proche du post-porn, ainsi que des milieux squats. Grâce à son réseau militant, elle connaît des personnes vivant à Tossal et décide de s'y installer en 2012. Cela ne dure finalement que quelques mois, car elle doit se concentrer sur l'écriture de sa thèse et estime que le lieu est trop « éprouvant » du fait des rénovations et de l'organisation de la vie collective. Elle retourne dans sa colocation à Bilbao et repasse à Tossal de temps à autre pour des événements.
- 30 Elle quitte sa colocation en 2020 pour créer une « maison queer » avec 6 autres personnes. Le projet s'arrête en 2023 suite à un conflit et à un projet conjugal de deux membres de la communauté. Elena le vit très mal, fait une dépression et part en voyage et passe du temps en Amérique Latine pendant un an. Elle continue ses projets à l'étranger dans différentes villes, ce qui lui permet de reconnecter avec Buenos Aires. Il est difficile pour elle de revenir habiter à Bilbao à cause de cet événement qu'elle qualifie de « traumatique ». Début 2024, à une habitant·e de Tossal lui propose de vivre dans son appartement pendant quelques mois, le temps d'un déplacement à l'étranger. À son retour, elle décide de s'installer dans un des appartements collectifs. Basée à Tossal, elle se déplace souvent à Barcelone, dans d'autres villes espagnoles et à l'étranger pour différents projets artistiques. Tossal lui permet de s'extraire du tumulte de la ville dans laquelle la pression sociale liée au monde de l'art lui est de plus en plus difficile à vivre au quotidien et lui permet de se concentrer et d'expérimenter dans son travail.

Figure 3. Schéma de la trajectoire socio-spatiale d'Elena.

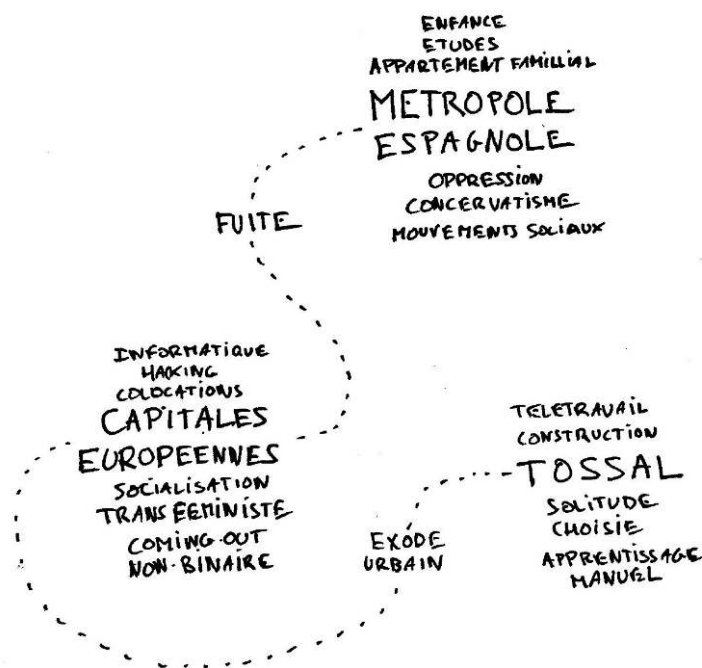


Eli – Une première expérience rurale après une vie en fuite dans des capitales européennes

- 31 Eli s'identifie comme personne non-binaire. Iel a 41 ans et est né·e, a grandi et a fait ses études en informatique dans une grande ville d'une autre province d'Espagne. Iel est issu d'une famille conservatrice de classe moyenne. Son père est enseignant, sa mère travaille au foyer, et viennent toutes deux d'un milieu rural relativement urbanisé de la même province, là où Eli passait ses vacances scolaires en famille. Vers l'âge de 20 ans, iel s'enfuit d'Espagne, davantage pour échapper à ce milieu catholique conservateur que pour sa non-binarité – qu'iel ne formulera qu'aux alentours de 30 ans – bien que les deux questions puissent lui paraître *a posteriori* comme étant liées. Iel fréquente alors des squats et découvre les mouvements sociaux tels qu'Okupa durant ses études.
- 32 Iel a déménagé plusieurs fois dans différentes capitales européennes, d'abord grâce à un Erasmus, puis à des opportunités professionnelles dans l'informatique. Iel travaille actuellement pour une organisation à but non lucratif pour la protection des données personnelles en ligne. En lien avec son réseau activiste et professionnel, iel a commencé à se rapprocher du mouvement hacking. Ce milieu étant fortement dominé par des hommes cis hétérosexuels, iel a eu besoin de se rapprocher de groupes de hackers féministes et queers. C'est à ce moment-là qu'iel s'est identifié·e comme non-binaire.
- 33 Iel a longtemps vécu en colocation et a essayé de vivre dans une habitation communautaire militante, mais en est parti·e à la suite de conflits. Au moment de l'épidémie de covid, avec le télétravail, l'intérêt d'habiter en ville devenait moins évident. Iel avait envie de revenir en Espagne et a envisagé Tossal non pas seulement avec l'envie d'habiter à la campagne, mais parce qu'iel y était déjà venu·e quelques mois

au début des années 2010 et parce qu'iel se retrouvait dans les engagements militants autour du hacking, du féminisme et de la vie communautaire. Depuis son installation en 2021, iel a organisé des événements de hacking, a fait partie du groupe de travail « communication » qui gère les services numériques et les réseaux de Tossal, avant de rejoindre celui s'occupant de la rénovation des bâtiments. Iel fait du télétravail depuis Tossal et ne se déplace que très rarement à Barcelone car iel n'y a habité qu'un mois et n'y a pas de contacts, ni dans les villages alentour. Sa sociabilité se limite aux personnes de Tossal, à des échanges en ligne avec des amies et des collectifs qu'iel a connus dans ses lieux de vie précédents : ce qu'iel voudrait changer à l'avenir.

Figure 4. Schéma de la trajectoire socio-spatiale d'Eli.



De l'espace habité à la trajectoire migratoire : analyse spatiale des récits de vie

- 34 Si les trois acteur·rices de la recherche ont toutes des trajectoires spatio-temporelles différentes dans l'affirmation de leur subjectivité queer, iels sont en revanche arrivés à Tossal par le même biais : une socialisation à des mouvements sociaux anarchistes et une quête de vie communautaire. En effet, même si l'exode du milieu d'origine n'était pas, sur le moment, pensé par les trois personnes comme étant relié à une sexualité ou à un genre dissidents, on peut identifier dans leur trajectoire migratoire ce que Larry Knopp (2004) nomme « les quêtes queers pour l'identité » [*'queer quests for identity'*]. Selon lui, les identités queers ne sont pas fixes mais toujours en formation, ainsi propices à des mouvements aux échelles et directions diverses, nécessitant une approche dynamique de l'étude des migrations queers, c'est-à-dire sortir de la trajectoire unidirectionnelle qui aurait un début et une fin, telle que l'exode, ou le

coming-out. C'est ce que Gorman-Murray (2007, p. 106, ma traduction) a reformulé par « déplacements incarnés » [*embodied displacements*], considérant le corps non seulement comme une échelle, mais aussi comme « le lieu de la formation de l'identité sexuelle et le vecteur du mouvement [...] compte tenu du fait que la sexualité joue un rôle indéniable dans la migration queer ». Pour penser les mobilités queers, il sera d'abord question d'analyser les récits biographiques, et en particulier les trajectoires résidentielles, à travers tous les mouvements et la multidirectionnalité que comportent les « quêtes queers ». Ensuite, il conviendra d'interroger l'importance que peut avoir un espace – son environnement, sa matérialité, et les réseaux de sociabilité qui le traversent – en l'occurrence Tossal, dans les processus de formation des subjectivités queers qui l'habitent.

Par-delà le schéma unidirectionnel l'exode rural : les migrations comme quêtes multidirectionnelles vers l'émancipation

- 35 Attirées vers Tossal par une socialisation militante préalable dans des milieux squats et anarchistes, c'est également cette politisation qui amène les trois personnes à socialiser dans un second temps dans la communauté queer. Bien que cette première socialisation se passe en milieu urbain, la seconde, elle, ne se fait pas systématiquement en ville. On observe que, dans les trois cas développés – un originaire de la campagne et deux originaires de la ville –, tous ont migré de leur environnement d'origine, durant, ou à la fin de leurs études secondaires.
- 36 Eli et Elena, qui viennent toutes deux de grandes métropoles (bien que dans des contextes nationaux différents), ont senti le besoin de s'éloigner d'un environnement culturel « oppressant » qu'il soit familial ou régional et se sont dirigées vers d'autres grandes villes pour s'épanouir professionnellement, politiquement, mais aussi sur le plan de la sexualité et de l'identité de genre. Bien qu'Eli ait fait une transition non-binaire autour de 30 ans et qu'iel s'est éloigné-e de son environnement familial avant tout à la recherche d'une alternative politique, iel reconnaît qu'inconsciemment la question du genre était déjà présente : « Pour diverses raisons, physiques comme familiales, je ne me suis jamais senti-e comme une femme, mais à ce moment-là, je ne pouvais même pas considérer ou choisir ce que je ressentais sur le plan du genre ». De la même manière, si Elena ne se reconnaissait pas comme lesbienne en arrivant en Espagne – ne s'y dirigeant donc pas en vue de trouver une sociabilité queer – elle exprime que c'est tout de même en quête de liberté sexuelle, d'expérimentation politique et artistique qu'elle s'y installe et rencontre alors le post-porn et la communauté queer associée.
- 37 Bernadette, quant à elle, a quitté un milieu rural qu'elle considère comme « hétéronormatif » *a posteriori* pour également se diriger vers Barcelone, une métropole connue pour sa dimension progressiste, très active dans les luttes sociales, notamment féministes et queers. En revanche, son parcours nuance les travaux de géographie des sexualités qui accentuent la nécessité du passage par la ville dans la construction, par exemple, de l'homosexualité de personnes vivant en milieu rural, autant dans la socialisation sexuelle que communautaire, ou amicale (Annes et Redlin, 2012). Dans le cas de Bernadette, le passage par Barcelone ne lui a pas permis de socialiser véritablement au sein de la communauté LGBTI+, se sentant plus proche d'autres groupes et de mouvements sociaux comme Okupa et le hacking. Elle exprime même que

sa vie sexuelle était « problématique », ne sachant pas vraiment définir ni son orientation sexuelle gay ou bi, ni son identité de genre qui était un « impensé », avant d'arriver à Tossal d'abord par le « désir de vivre en communauté, de faire de la philosophie et de l'activisme en communauté », lui permettant alors de « découvr[ir] le monde queer qui [l]'a attirée dès le premier moment et jusqu'à maintenant ».

- 38 Lorsque Bernadette s'installe à Tossal en 2014, cela produit un bouleversement dans sa trajectoire militante et identitaire : « Les premières [personnes queers] que j'ai côtoyées et avec qui j'ai discuté et partagé des choses, c'est pratiquement quand je suis arrivé à Tossal, à l'âge de 40 ans ». En effet, elle rapporte qu'à Barcelone elle était très prise par ses études en philosophie, ce qui limitait sa sociabilité, et lorsqu'elle vivait dans son village natal, sa famille la dirigeait vers d'autres espaces. Les déménagements récurrents liés à son travail ne lui permettaient pas non plus de s'ancrer dans des espaces communautaires. Elle dit également que les mouvements militants qu'elle côtoyait dans les années 2000 commençaient à être féministes mais pas queers. De plus, il est évident pour elle que l'espace spécifique de Tossal – ainsi que le groupe qui le constitue, bien qu'il soit aujourd'hui composé de plus de personnes hétérosexuelles qu'il ne l'était à son arrivée – est un lieu qui a exercé une influence majeure sur sa transition de genre. Cela lui a permis de la penser et de la vivre :

Maintenant, avec la transition légale et toutes ces choses, je me retrouve dans un espace de paix pour vivre. [...] Si je vivais encore [dans mon village], je ne sais pas si j'aurais la force de faire ma transition, par exemple. Je pense que non. Non, parce que tu n'as pas les informations, les lectures, les gens, qui te montrent ce que c'est, et ce que ça veut dire.

- 39 La rencontre avec « un espace de paix pour vivre » qu'évoque Bernadette fait écho à l'expérience d'Elena, qui parle, elle, d'un espace de « survie », ou encore de « *supervivencia* » que l'on peut aussi traduire par « survivance » ou « subsistance »⁴. Mais ce terme ne fait pas référence ici à des modes de vie survivalistes, ni à l'écologie de la subsistance, mais plutôt à une subsistance affective, ou encore à une survivance collective. Autrement dit, habiter un espace de résistance politique et collective, tout en vivant avec une certaine sérénité du soutien en tant que personne queer. Elena dit à propos du groupe de personnes queers et féministes qu'elle a connu en arrivant à Tossal la première fois : « J'avais envie d'avoir ces femmes comme voisines, dans mon quartier. Je veux vieillir avec elles. Je me sentais en sécurité avec toutes ces personnes [...] mais plus en termes de survie, de *supervivencia* ». Malgré cette première impression, cela n'a pas été possible à ce moment pour Elena de rester vivre là, car « le lieu était super contraignant [*demanding*] [...] tu étais constamment dans une relation super forte avec l'espace en essayant de gérer l'espace, un espace cassé, un espace en ruine ». Néanmoins, cette expérience a été fondatrice et a essaimé quelques années plus tard lorsqu'elle a créé une « *queer house* », avec 6 autres personnes, à Bilbao, dans un bâtiment industriel abandonné. Iels ont vécu ensemble, aménagé l'espace, accueilli beaucoup de personnes, et organisé des événements pendant 3 ans. Mais la communauté s'est dissoute à la suite de la place prépondérante qu'ont prise la conjugalité et la vie de famille de deux personnes du groupe.

Peut-être que j'étais super littérale [...] lorsque je pensais aux vies queers, je le pensais trop intensément. Pour moi, c'était très problématique d'être observatrice du processus dans lequel les gens commencent à s'hétérosexualiser à travers la famille, c'était super triste, j'ai quitté ce projet super triste.

- 40 Cette expérience conflictuelle et qu'elle définit comme traumatique provoque chez elle une dépression et elle quitte l'Espagne pour quelque temps, et c'est à son retour qu'elle rejoint Tossal, Bilbao étant trop chargé émotionnellement pour retourner y habiter.
- 41 La trajectoire d'Eli est assez similaire à celle d'Elena, dans le sens où ell-eux deux viennent d'un environnement urbain et n'ont commencé à vivre dans un milieu rural que très récemment et à travers l'espace particulier qu'est Tossal. La trajectoire de Bernadette peut être perçue comme très différente, car partant d'un milieu rural, puis passant par une grande ville, jusqu'au retour dans un espace rural, dans un lieu particulier, là où elle trouve un environnement émancipateur en termes de genre et sexualité. En regardant de plus près, les trois trajectoires démontrent toutes un besoin de quitter son environnement d'origine et familial, comme cela a été étudié dans les études des sexualités en particulier dans les processus de *coming out* (Binnie, 1997 ; Brown 2000 ; Knopp, 2000). Ce n'est donc pas la « fuite vers la ville » qui est déterminante dans ces trois trajectoires, mais plutôt une « quête queer pour l'identité » faite de migrations multidirectionnelles à la recherche d'espaces d'émancipation politiques et identitaires, dont Tossal fait partie à l'instant présent. Selon la définition de Knopp (2004, pp. 122-123, ma traduction),
- [les] « quêtes d'identité » [...] font référence à des parcours personnels [...] à travers l'espace et le temps — matériels, psychiques et à différentes échelles — qui sont construits intérieurement comme étant la recherche de l'intégrité en tant qu'individus vivant dans une communauté quelconque.
- 42 Dans les trois récits ici analysés, cette quête se fait non seulement par un éloignement du milieu d'origine, mais également par des mobilités résidentielles récurrentes (à des échelles différentes selon les moyens) ainsi que des expérimentations, des tentatives d'intégrer de nouvelles communautés et d'habiter des espaces aux modes de vie alternatifs. En ce sens Knopp (2004, p. 123, ma traduction) explique que les subjectivités queers se forment en mouvement à travers l'investissement dans des espaces qui ne doivent donc pas être pensés comme statiques :
- Il s'agit également de tester, d'explorer et d'expérimenter d'autres modes d'existence, dans des contextes qui ne sont pas encombrés par les attentes d'une famille, d'une parenté ou d'une communauté très soudées, aussi tolérantes soient-elles. [...] De tels mouvements, ainsi que la différence vécue dans de « nouveaux » environnements, peuvent être extrêmement libérateurs.
- 43 Dans les trois cas présentés, les formes, les temporalités et les spatialités de l'affirmation des identités de genre et sexuelles sont très diverses. Il est pourtant frappant de voir que dans l'ensemble des parcours, la migration n'intervient pas à la suite d'une prise de conscience préalable d'une identité sexuelle ou de genre non cis-hétérosexuelle, mais à l'inverse c'est la migration menée par un besoin troublé d'échapper à un environnement social qui permet alors un processus de subjectivation queer. Il est important de noter que le capital économique et social influence la souplesse, l'amplitude et la capacité de décision des mobilités, et affecte inévitablement cette quête.
- 44 Ainsi il semble nécessaire de comprendre les spatialités queers au-delà du schéma de l'exode, qui irait d'un point d'origine à un point d'arrivée, au profit d'une conception multidirectionnelle des migrations et d'une conception plus dynamique de l'espace. En reliant les mobilités et les expériences spatiales à l'échelle biographique, un espace comme Tossal peut être vu, non plus comme un point d'arrivée dans l'espace de

l'émancipation, mais comme faisant partie de ce même processus long de « quête queer pour l'identité ».

La ruine comme espace critique de la métronormativité agissant dans le processus de subjectivation queer

- 45 La première partie de l'analyse s'est concentrée sur les mobilités des trois participantes de recherche, sur l'importance de l'environnement (social et spatial) d'origine, tout comme sur l'importance de certains espaces rencontrés au long de leur trajectoire. Ces trajectoires spatiales sont saisies comme faisant partie d'une dynamique complexe de construction des subjectivités queers, permettant ainsi de dépasser le schéma de l'exode au bénéfice de la notion de quête. Il s'agit maintenant de comprendre en quoi Tossal, le lieu qui réunit et qu'habitent actuellement les 3 personnes dont les parcours sont étudiés ici, d'une part, réalise un besoin de dissidence vis-à-vis de la normativité des modes de vie hégémoniques (présents dans leurs milieux d'origine ou dans les milieux LGBTI+ urbains), et d'autre part, détient une agentivité sur la construction de leur subjectivité à partir de sa matérialité et de sa territorialité.
- 46 Pour Bernadette comme pour Elena, Tossal est vécu comme un *safe space*, certes perçu de différentes manières, mais toujours à travers cette quête d'un environnement communautaire épanouissant politiquement, dans lequel on est impliqué-e physiquement et affectivement au quotidien. Bernadette explique que Tossal est un environnement familial pour elle, en faisant écho à la fois à l'environnement rural de son enfance entouré de centrales nucléaires, ainsi qu'aux sites métallurgiques dans lesquels elle a travaillé. Elle parle également de son « amour esthétique de la ruine » et de la « nostalgie douce » qu'elle a de la maison de son grand-père qui était faite de bricolage perpétuel : un « grand espace de liberté ». Elena, pour sa part, aime le fait que, bien que ce soit un espace rural entouré de forêt, cela n'a rien d'un « environnement naturel » :
- Ici, tu as ces ruines d'usine et la dégradation des constructions en même temps que tu as un environnement naturel dégradé, comme la rivière qui est super polluée, tu ne peux pas cultiver de la nourriture. Mais j'aime ça, j'aime vraiment beaucoup ça de Tossal, qu'on ne soit pas dans cette nature parfaite, intacte, on n'est pas dans une nature vierge, on est à l'opposé et on doit traiter avec la merde humaine [...]. J'aime faire face à ça parce que pour moi le monde est comme ça maintenant, on est super à l'aise ici pour faire face à tous les effets humains sur le lieu, et j'aime beaucoup ça. Mais oui, j'aime ça parce que ce n'est pas comme cette idée européenne liée à ce qu'est la vie dans la nature.
- 47 Tossal est avant tout pour Elena un espace particulier, la « ruine de la fabrique » imposant de « négocier avec la merde humaine » [comprendre la pollution de l'activité industrielle passée, la restriction en eau courante, mais également la gestion des excréments humains par compost], qui réunit les gens à partir de cet espace et des affinités politiques, telle une communauté intentionnelle. Le verbatim précédent permet de comprendre qu'Elena a un intérêt pour cet environnement apparemment hostile parce qu'elle s'oppose à une conception moderne occidentale de la nature, venant elle-même d'un pays du Sud global.
- 48 Pour Bernadette comme pour Elena, la situation « en marge » de leur environnement géographique d'origine – que ce soit un milieu rural postindustriel ou une ville d'un continent du Sud global – a eu un effet sur leur attirance et leur direction vers ce type

de lieu qu'est Tossal, qui se trouve lui aussi en marge, vis-à-vis de la centralité de Barcelone. Habiter cet espace, dont l'image de la ruine est importante pour ell-eux, fait partie de leur engagement politique plus large, et constitue une position critique sur un mode d'habiter hégémonique reproduisant le modèle du confort des centres urbains du Nord global. Leur manière de qualifier ce lieu démontre un dépassement de l'opposition nature/artifice, ruine/bâti, urbain/rural, en considérant la ruralité non pas comme un extérieur à l'urbanité, mais bien comme intégrée aux processus industriels urbains.

- 49 Dans *Another Country. Queer Anti-Urbanism* (2010, p. 22, ma traduction), Scott Herring emploie le concept de « rusticité critique » [*critical rusticity*] pour remettre en question un certain style de vie queer qu'il qualifie de métronormatif, (et que l'on pourrait considérer comme naturalisé tant il est ancré dans les imaginaires) :

Si le cosmopolitisme, la sophistication, le savoir, le raffinement, le verbeux et la mode branchée - tous regroupés sous le terme générique d'« urbanité queer » - informent les idéalizations de la métronormativité états-unienne, j'inverse la situation pour montrer comment les stéréotypes ruraux de la rusticité, de l'absence de style, de l'absence de mode, de l'anti-urbanité, de l'arriération, de l'anti-sophistication et de la crudité, tentent de saper les exigences métronormatives imposées à la vie moderne des queers.

- 50 Cette « urbanité queer métronormative » se rapproche de ce qu'Halberstam identifie comme l'espace et le temps hétéronormatif, comme vu dans une citation précédente de l'auteur, à l'inverse de pratiques queers non-normatives de l'espace et du temps, qui peuvent faire écho aux pratiques développées par les trois personnes dans leurs manières d'investir l'espace de Tossal, que l'on pourrait envisager comme autant de « rusticités critiques ».
- 51 Pour Bernadette, son arrivée à Tossal a eu un effet bénéfique autant du point de vue psychique, corporel et relationnel que du point de vue de l'organisation économique, temporelle et spatiale au quotidien. Elle exprime que si l'homosexualité et la *transitude* étaient « inimaginables », « impensables », dans son milieu d'origine, alors l'homophobie qu'elle a pu vivre l'était tout autant. C'est ainsi qu'elle dit avoir eu beaucoup de difficultés et de souffrances dans ses relations affectives et sexuelles et qu'elle a commencé à avoir des relations plus saines en arrivant à Tossal, tout en faisant un lien direct entre la mutation au sein de son corps et de l'espace : « ça a soulagé beaucoup de maux de tête et maintenant je suis dans cet espace, maintenant je me découvre, je me sens comme renaître, je me sens comme une jeune fille qui découvre sa sexualité ». Elle s'est récemment investie dans un groupe de visibilité LGBTI+ dans une petite ville non loin de Tossal, en considérant que le milieu queer de Barcelone est un « autre monde » et qu'il y a plus de sens par son ancrage actuel et son territoire d'origine de s'investir dans une petite ville où la question de la visibilité est plus d'actualité qu'à Barcelone. Mais à l'inverse des enquêtes d'Annes et Redlin (2012) – pour qui le retour dans l'espace rural implique une distinction avec le milieu LGBTI+ urbain réenvisagé comme trop superficiel, trop excentrique, en ayant pour effet de vouloir se normaliser aux expressions de genre locales – dans le cas présent, le retour dans cet espace rural a pour effet de lui laisser pouvoir exprimer davantage sa *queeritude*, jusqu'à s'investir pour la première fois de sa vie dans une association LGBTI+ dans le territoire dans lequel elle vit.
- 52 Par ailleurs, elle explique que : « Tossal, en tant qu'espace autogéré m'apporte la possibilité de faire ce que j'imagine être une bonne vie, [...] la coopérative de vie, bien sûr, a changé ma vie [...] la souveraineté financière me permet de ne pas être obligée de

travailler, par exemple ». Bien que cela soit possible également grâce à l'héritage de sa mère, le fait est qu'elle a pu économiser pendant de nombreuses années en payant un loyer très faible et qu'elle a maintenant un droit d'usage sans payer de loyer. Cette économie à la marge du marché hégémonique de l'immobilier lui permet de pouvoir vivre en faisant de la philosophie, ce qui l'animait avant d'en avoir été écartée par le système universitaire, qui lui aussi fait partie d'un centre qui, par sa logique sélective, a tendance à exclure les personnes ayant moins de stabilité et de ressources sociales.

- 53 Eli, quant à el·lui, n'a pas beaucoup fréquenté le milieu associatif ou festif queer pourtant très présent dans les grandes capitales européennes qu'iel a habitées. Sa socialisation avec des personnes queers – ainsi que son *coming out* non-binaire – s'est principalement faite à travers le milieu hacker féministe. Les technologies informatiques prenant beaucoup de place dans sa vie militante comme professionnelle, c'est ainsi qu'iel s'est retrouvé·e vivre à Tossal. Iel s'est alors instinctivement investi·e dans le groupe de travail communication et réseaux de Tossal et est occupé·e à temps plein par son télétravail en informatique. Néanmoins, le paysage particulier de Tossal – fait d'un entremêlement de systèmes techniques, de bâtiments industriels, de la forêt et de la rivière – s'est imposé et a changé son regard sur son engagement militant et quotidien qui a toujours été porté vers les techniques, en attachant plus d'importance à son environnement, jusqu'à s'investir dans le groupe de travail de rénovation du lieu :

Mais je suis maintenant très surprise de voir à quel point j'apprécie d'être seule dans la nature, à observer les plantes, les animaux. [...] Je pense que lorsque l'on vit en ville, on ne voit pas les animaux ni les plantes sauvages, et il est donc plus difficile de croire que protéger la forêt et recycler les déchets a un sens. [...] Ma première impression lorsque j'étais ici [il y a 10 ans], c'était en effet que le paysage était assez laid avec tous ces bâtiments en tôle. Il est vrai qu'en 10 ans, les habitant·es de [Tossal] ont détruit les principaux bâtiments en tôle, et la nature s'est développée, ce qui donne à [Tossal] un autre aspect.

- 54 Son investissement nouveau dans le travail manuel, de bricolage et de construction, dont iel n'avait aucune connaissance au préalable, peut être perçu comme une pratique de « rusticité critique queer ». Au même titre qu'entrer dans le milieu du hacking, majoritairement cis-masculin n'a pas toujours été facile et s'est transformé en un engagement dans des groupes de hacking féministes en mixité choisie ; le fait de s'approprier des techniques de construction accaparées par les hommes cis et dont les femmes cis et personnes queers ont été exclues, peut être perçu comme un prolongement de son activisme queer-féministe des techniques, engendré par l'expérience spécifique de la vie quotidienne à Tossal, par son architecture, son environnement et son organisation.
- 55 Du côté d'Elena, c'est en arrivant en Espagne que le milieu du post-porn lui permet de vivre et de reconnaître à la fois son lesbianisme et sa pratique artistique dissidente. En effet, la première fois qu'elle est venue à Tossal, elle était proche d'un groupe d'artistes qui avait créé un atelier de synthèse d'hormones à partir de leur extraction dans la rivière polluée – entre autres expérimentations de biohacking. Elle partage avec ell·eux l'idée que la relation entre le post-porn et le hacking, ou les technologies libres, est très étroite :

Nous parlions des technologies du genre et des technologies de la machine [...] nous parlions d'ouvrir les sources, d'ouvrir les codes, d'ouvrir les codes du genre, d'ouvrir les codes de la technologie, et nous travaillions, nous cherchions la liberté des machines, des corps, du sexe, de la technologie.

- 56 L'espace de Tossal est un terrain d'expérimentation très riche car il implique, selon elle, de vivre et de se confronter avec les restes, les ruines du capitalisme et de l'hétérosexualité :

Nous habitons dans l'endroit le plus humide et le plus sombre de Tossal à cause de cette idée capitaliste qui consistait à mettre les logements des travailleurs dans le pire endroit du village industriel, pour qu'ils soient mieux en travaillant qu'en vivant, donc toutes ces décisions qui sont à l'intérieur de cet espace, c'est pour moi quelque part des décisions hétérosexuelles aussi, cette forme de penser la production, la productivité.

- 57 Pour Elena les paradoxes qui résident dans le fait d'habiter ce lieu dont la structure et l'histoire sont hautement capitalistes et patriarcales, en tant que féministe et anarchiste, ont quelque chose d'intéressant à explorer. Le fait d'habiter Tossal lui permet de soigner son traumatisme lié à son expérience de vie communautaire dans la « queer house ». Elle est aussi entrée en dialogue avec une personne du groupe transféminisme qu'elle a connue au départ et qui a quitté Tossal en conflit avec certaines de ses habitant·es (considérant qu'iels ne prenaient pas suffisamment en compte leur précarité, et que le contexte était devenu trop hétéronormatif) pour tenter de réparer les liens rompus. De plus, non seulement cet espace lui permet de s'éloigner de la violence et du stress que génère le productivisme qu'elle ressent dans le monde de l'art des centres urbains espagnols comme européens, mais également, elle reconnaît que son travail a été impacté par le fait d'habiter ce lieu, et entame une recherche entre l'éco-sexe, le post-porn et le compost, ainsi que sur la relation entre le territoire et le corps.
- 58 Les trois trajectoires spatiales étant très diverses, l'expérience d'habiter Tossal n'implique pas les personnes de la même manière, n'a pas les mêmes effets sur ell·eux, et doit être lue au regard des trajectoires biographiques plus longues. Mais il apparaît clair que cet espace oriente leur trajectoire militante comme leur trajectoire queer. Habiter cet espace participe à produire une critique en actes des milieux queers les plus hégémoniques des centres urbains qui ne correspondent pas à tous les besoins de toutes les subjectivités queers. L'espace détient une agentivité dans la production de pratiques et d'imaginaires alternatifs à la métronormativité.

Conclusion

- 59 L'étude des trajectoires de Bernadette, Elena et Eli, croisées dans l'espace singulier de Tossal, éclaire la complexité et la pluralité des mobilités queers, bien au-delà du récit dominant de l'exode rural, et contredit l'idée d'une « fuite vers la ville » comme unique voie d'émancipation pour les personnes LGBTI+. Leurs récits, ancrés dans des parcours biographiques et géographiques distincts, révèlent comment la quête d'émancipation et d'identité queer s'inscrit dans des trajectoires multidirectionnelles qui échappent au schéma linéaire de l'exode. Ainsi, grâce à l'étude en détail des mobilités et des spatialités à partir des récits de vie, il a été question de mettre en évidence la manière dont les trajectoires migratoires et les espaces habités participent à la construction des subjectivités queers et des identités de genre et sexuelles.
- 60 Les trois personnes ont toutes quitté leur milieu d'origine – rural ou urbain – en quête d'espaces plus accueillants. Le besoin de fuir un milieu d'origine – indépendamment du fait qu'il soit urbain ou rural, conservateur ou progressiste – est partagé et vécu comme

une nécessité face à des formes d'oppression ou de discrimination, qui démontrent être présentes dans la plupart des espaces. Les migrations connues par la suite peuvent quant à elles relever de l'intentionnalité ou de la nécessité économique, mais tendent toutes vers des espaces militants libertaires et des modes de vie communautaires. C'est à travers cette première socialisation militante qu'ont pu se développer leurs déplacements vers des milieux queers et se construire leurs subjectivités queers. Ainsi leurs parcours montrent que l'émancipation queer ne passe pas nécessairement par l'intégration dans les espaces LGBTI+ les plus centraux, mais au contraire par l'investissement d'espaces politiques alternatifs, souvent en marge des centres urbains et des logiques commerciales.

- 61 Si Tossal est un point de convergence pour ces différentes raisons, c'est aussi un espace transformateur participant activement à la production des subjectivités queers en question. Tossal incarne la « rusticité critique » telle que définie par Herring, en tant qu'espace où se confrontent les héritages du capitalisme et de l'hétéronormativité, tout en offrant la possibilité de les subvertir par des pratiques collectives, écologiques et technocritiques. Ces récits illustrent comment la matérialité de l'espace – ses ruines, sa forêt polluée, ses assemblées autogérées – influence les pratiques quotidiennes, les identités et les engagements politiques, en offrant une alternative aux logiques métronormatives dominantes dans les espaces urbains queers.
- 62 Pour prolonger l'approche multidirectionnelle des mobilités, il serait fructueux de pouvoir avoir accès aux trajectoires des personnes queers qui ont quitté Tossal, mais il existe des difficultés, autant méthodologiques qu'éthiques, dans le fait de suivre les traces de personnes parties à la suite de conflits. L'approche proposée dans cet article, fondée sur un nombre réduit de récits de vie à partir d'un même espace, permet de détailler les trajectoires individuelles à travers leurs propres interprétations et de révéler l'influence du contexte politique, culturel et spatial sur les subjectivités queers. Il semblerait toutefois intéressant de pouvoir multiplier cette méthode dans des ancrages spatiaux différents et les comparer à travers une recherche multisite.

BIBLIOGRAPHIE

- ANNES A. & REDLIN M. (2012), "Coming out and coming back : Rural gay migration and the city", *Journal of Rural Studies*, 28, 1, pp. 56-68.
- BELL D. & BINNIE J. (2000), *The sexual citizen : Queer politics and beyond*, Cambridge, Polity.
- BELL D. & VALENTINE G. (1995), "Queer country : Rural lesbian and gay lives", *Journal of Rural Studies*, 11, 2, pp. 113-122.
- BINNIE J. (1997), "Invisible Europeans : sexual citizenship in the new Europe", *Environment and Planning*, 29, pp. 237-248.
- BINNIE J. (ed.) (2004), *The globalization of sexuality*, London Thousand Oaks, Sage.

- BLIDON M. (2013), « Analyser les trajectoires géographiques des gays. Présupposés et données disponibles », *Regards Sociologiques*, 45-46, pp. 71-82
- BLIDON M. et GUÉRIN-PACE F. (2013), « Un rêve urbain ? La diversité des parcours migratoires des gays », *Sociologie [en ligne]*, 4, 2.
- BROWN G. (2015), “Rethinking the origins of homonormativity : the diverse economies of rural gay life in England and Wales in the 1970s and 1980s”, *Transactions of the Institute of British Geographers*, 40, 4, pp. 549-561.
- BROWN M. (2000), *Closet Space : Geographies of Metaphor from the Body to the Globe*, London, Routledge.
- CHAUNCEY G. (1994), *Gay New York : gender, urban culture, and the making of the gay male world, 1890-1940*, New York, Flamingo.
- COLLINS A. (2004), “Sexual dissidence, enterprise and assimilation : Bedfellows in urban regeneration”, *Urban Studies*, 41, pp. 1789-1806.
- COOK M. (2004), *Queer domesticities : homosexuality and home life in twentieth-century London*, New York, Palgrave Macmillan.
- ERIBON D. (1999), *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard.
- GIRAUD C. (2014), *Quartiers gays*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GIRAUD C. (2016), « La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme », *Tracés*, 30, pp. 79-102.
- GORMAN-MURRAY A. (2007), “Rethinking queer migration through the body”, *Social & Cultural Geography*, 8, 1, pp. 105-121.
- GUTTERMAN L. J. *et al.* (2024), “How to Queer the Domestic”, *GLQ*, 30, 4, pp. 361-368.
- HAIN M. (2020), “‘We Are Here for You’ : The It Gets Better Project, Queering Rural Space, and Cultivating Queer Media Literacy”, in GRAY M.L., JOHNSON C.R. & GILLEY B.J. (eds.), *Queering the Countryside*, New York University Press, pp. 161-180.
- HALBERSTAM J. (2005), *In a queer time and place : transgender bodies, subcultural lives*, New York University Press.
- HANCOCK C. (2017), “Feminism from the Margin : Challenging the Paris/*Banlieues* Divide”, *Antipode*, 49, 3, pp. 636-656.
- HERRING S. (2010), *Another Country : Queer Anti-urbanism*, New York University Press.
- KIRKEY K. & FORSYTH A. (2001), “Men in the valley : Gay male life on the suburban-rural fringe”, *Journal of Rural Studies*, 17, 4, pp. 421-441.
- KNOPP L. (2000), “A queer journey to queer geography”, in MOSS P. (ed.) *Placing Autobiography in Geography*, Syracuse, NY, Syracuse University Press, pp. 78-98.
- KNOPP L. (2004), “Ontologies of place, placelessness, and movement : queer quests for identity and their impacts on contemporary geographic thought”, *Gender, Place & Culture*, 11, 1, pp. 121-134.
- MEYER F., MIGGELBRINK J. & SCHWARZENBERG T. (2016), “Reflecting on the Margins : Socio-spatial Stigmatisation among Adolescents in a Peripheralised Region”, *Comparative Population Studies*, 41, 3-4, pp. 285-320.

- MULLER MYRDAHL T. (2016), "Visibility on Their Own Terms ? LGBTQ Lives in Small Canadian Cities", in BROWN G. & BROWNE K. (eds.) *The Routledge Research Companion to Geographies of Sex and Sexualities*, New York, Routledge, pp. 37-44.
- NASH C. J. (2006), "Toronto's gay village (1969-1982) : Plotting the politics of gay identity", *Canadian Geographer*, 50, pp. 1-15.
- POUVIER T. (2023), « La production d'espaces rassurants en territoire hétéronormé : les spatialités queer associatives dans les villes moyennes », *L'Espace Politique*, 47-48, pp. 1-21.
- RIMLINGER C. (2024), *Féministes des champs : du retour à la terre à l'écologie queer*, Paris, PUF.
- RUBIN G. (1993), "Thinking Sex : Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality", in ABELOVE H., BARALE M. & HALPERLIN D. (Eds.), *The Lesbian and Gay Studies Reader*, London, Routledge.
- RUSHBROOK D. (2002), "Cities, queer space, and the cosmopolitan tourist", *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 8, pp. 183-206.
- SCICLUNA R.M. (2018), *Home and Sexuality : The Other Side of the Kitchen*, New York, Palgrave Macmillan.
- STOCKDALE A. & CATNEY G. (2012), "A Life Course Perspective on Urban-Rural Migration : the Importance of the Local Context", *Population, Space and Place*, 20, 1, pp. 83-98.
- STONE A.L. (2018), "The Geography of Research on LGBTQ Life : Why sociologists should study the South, rural queers, and ordinary cities", *Sociology Compass*, 12, 11, pp. 1-15.
- THOMAS W. I. & ZNANIECKI F. (1998), *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919)*, Paris, Nathan.
- VIZENOR G. (1999), *Manifest Manners : Narratives on Postindian Survivance*, University of Nebraska Press.
- WAITT G. & GORMAN-MURRAY A. (2007), "Homemaking and Mature Age Gay Men 'Down-Under' : Paradox, intimacy, subjectivities, spatialities, and scale", *Gender, Place & Culture*, 14, 5, pp. 569-584.
- WESTON K. (1995), "Get Thee to a Big City : Sexual Imaginary and the Great Gay Migration", *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 2, 3, pp. 253-277.
- ZENEIDI D. (2010), « Une entrée par l'espace pour comprendre la marge : », *VST - Vie sociale et traitements*, 106, 2, pp. 108-111.

NOTES

1. La coopérative intégrale catalane est un réseau altermondialiste créé en 2009 au même moment que Tossal, et qui se veut être un système économique et social alternatif avec son propre système d'échange et de monnaie, pouvant se déployer à grande échelle, selon des systèmes d'autogestion, de manière à répondre aux besoins que le système capitaliste n'arrive pas à satisfaire. Aujourd'hui, ce projet est moins actif qu'il ne l'était il y a 10 ans.
2. Okupa est aussi un mouvement anticapitaliste catalan qui a débuté à Barcelone dans les années 1980 par le squat de bâtiments vides, mais aussi de logements confisqués par les banques à la suite d'impayés. Aujourd'hui, le mouvement est menacé par les autorités, mais s'est tout de même déployé dans toute l'Espagne et reste un des mouvements de squat les plus développés, en particulier à Barcelone.

3. Le biohacking se base sur le même principe que le hacking technologique et numérique, en voulant détourner des systèmes techniques accaparés par l'industrie, mais appliqué au domaine biologique, comme la synthèse des molécules hormonales, ou encore les semences agricoles protégées.

4. Le terme « supervivencia » dans le sens de « survivance » peut faire référence à une contraction de survie et résistance en lien avec les luttes des Native Americans (Vizenor, 1999).

RÉSUMÉS

Cet article fait le récit des mobilités biographiques et des trajectoires résidentielles de trois personnes s'identifiant comme queers et vivant dans une coopérative d'habitat – que l'on nommera Tossal – implantée dans les ruines d'une ancienne usine en marge de la ville de Barcelone. En s'inscrivant dans le champ des géographies queers, l'étude participe à dépasser le modèle traditionnel de migration des personnes LGBTI+ selon le schéma de l'exode des espaces ruraux vers les centres urbains, en explorant des mobilités multidirectionnelles et dynamiques. L'analyse, fondée sur des récits de vie issus principalement d'entretiens biographiques, met en lumière une multiplicité de trajectoires spatiales en quête d'émancipation et de subjectivation queer. Bien que différentes d'un point de vue géographique, temporel et identitaire, ces trajectoires convergent dans le fait d'être façonnées par la fuite d'un milieu d'origine, à travers l'intégration de réseaux militants, les amenant à une socialisation en dehors des réseaux et des espaces LGBTI+ les plus centraux. De plus, l'environnement matériel et social de Tossal démontre exercer une influence dans les dynamiques de socialisation, d'engagement politique, de rapport au territoire et de construction de genre. Cette enquête souligne la nécessité de repenser les mobilités queers à travers des approches situées à l'échelle des histoires personnelles, des corps et des lieux habités, en tenant compte de leur matérialité, de leur territoire et des réseaux de sociabilité qui les traversent.

This article explores the biographical mobility and residential trajectories of three individuals identifying as queer and living in a housing cooperative – which will be referred to as Tossal – located in the ruins of a former factory on the margins of the city of Barcelona. Drawing on the field of queer geographies, the study contributes to overcoming the traditional model of LGBTI+ migration based on the pattern of rural-to-urban exodus by investigating multidirectional and dynamic mobilities. The analysis, based on life stories drawn mainly from biographical interviews, highlights a multiplicity of spatial trajectories in the quest for emancipation and queer subjectivation. Although different in terms of geography, temporality, and identity, these trajectories converge in that they are shaped by the escape from a native environment through integration into activist networks, leading to socialization outside the most central LGBTI+ networks and spaces. Furthermore, the physical and social environment of Tossal appears to influence the dynamics of socialization, political engagement, relationship to the territory, and gender construction. This study highlights the need to rethink queer mobilities through approaches at the level of personal histories, bodies, and inhabited places, considering their materiality, their territory, and the networks of sociability running through them.

INDEX

Mots-clés : mobilités LGBTI+, multidirectionnalité, métronormativité, agentivité spatiale, récits de vie queers, Catalogne

Keywords : LGBTI+ mobilities, multidirectionality, metronormativity, spatial agency, queer life stories, Catalonia

AUTEUR

HUGO SOUCAZE

Doctorant en Études de genre et en Architecture. Mandat ASP FNRS ; EHESS, Centre d'études des mouvements sociaux ; UCLouvain, Louvain Research Institute for Landscape, Architecture, Built Environment

ORCID 0009-0000-5775-7918

hugo.soucaze@uclouvain.be

idref.fr/281810265

viaf.org/viaf/439173665963007391868